Sun City

(VF sous-titrée)

Été 2154

Un brouillard de poussière jaune se lève au passage de la Ford *Thunderbird modèle 1957* qui roule à fond les manettes. Elle suit un ruban de route, refaite depuis peu, sous un ciel bleu pétrole qui semble s'éterniser dans un panorama immuable de canyons. Toutes les vitres de la voiture sont baissées, et il s'en échappe un vieux country d'Ernest Tubb que l'autoradio délivre généreusement. Les mains crispées sur le volant à force de le tenir, Gary Jones transpire sous son *Stetson*. Il a encore plusieurs miles à parcourir et avale jusqu'à la nausée les paysages désertiques qui ne cessent de défiler depuis deux heures qu'il a quitté la *New Route 66*. La lassitude se lit dans son regard acier et sur son visage en lame de couteau. Il jette un coup d'œil rapide au holster posé sur la banquette, contenant sa *Winchester* à canon scié, histoire de se rappeler qu'il y a probablement de l'action qui l'attend au bout de cette route interminable, propice aux pires dépressions. Ernest Tubb a fini son morceau et est relayé par Hank Williams. Gary se félicite d'avoir trouvé son autoradio chez un récupérateur juste avant d'entreprendre son périple. La musique lui tient compagnie, en attendant de devenir le cœur de sa mission. L'intérieur de la Ford est une fournaise. Gary sent sa chemise et son jean lui coller à la peau et il se débarrasserait volontiers de ses santiags pour gagner un peu de fraîcheur. Il a bien deux ou trois boîtes de bière dans le coffre, mais elles doivent être aussi bouillantes que la carrosserie et le moteur de la voiture, alors il préfère oublier qu'il a le gosier comme une vieille lamelle de cuir usé. Il faut qu'il prenne patience. Hank Williams termine à son tour son morceau et est relayé par un DJ qui semble être un horrible bavard, aussi Gary coupe-t-il la radio de peur d'attraper la migraine. Il fixe le ruban noir sur lequel file la Ford, il a l'impression qu'il va s'endormir. Il faut qu'il s'échappe de cette route hypnotique, au moins dans sa tête. Alors il repense au type qui est entré dans son bureau à Saint-Louis, deux jours plus tôt.

L'intéressé était grand et costaud, vêtu d'un costume blanc. Il

devait avoisiner les 30 ans et possédait une mine avenante, le genre de gars à qui on est prêt à faire confiance. Il prit place en face de Gary qui retira ses santiags du tas de paperasses envahissant son bureau, et commença à débiter son étrange histoire, emmenant Gary deux siècles plus tôt, et précisément au 5 juillet 1954.

À cette époque, un gars du nom de Sam Phillips était propriétaire de studios d'enregistrement situés au 706 Union Avenue à Memphis, Tennessee. Il enregistrait principalement des artistes de blues noirs, réalisait des race records *selon l'appellation d'usage. Et, ce 5 juillet, il était en train d'auditionner un jeune camionneur du coin, un blanc-bec du nom d'Elvis Aaron Presley. Pour l'accompagner, il avait embauché Bill Black à la contrebasse et un certain Scotty Moore à la guitare. Depuis plusieurs heures, les bandes tournaient sans que le trio ne parvienne à y incruster quelque chose de valable. Sam commençait à s'impatienter, les musiciens à déprimer, et surtout le jeune Elvis qui décréta une pause, le temps de boire un café. Le breuvage produisit vite son effet, car, lorsqu'il eut vidé son gobelet, il reprit sa guitare, se campa derrière le micro et se mit à jouer et à chanter un truc qu'on n'avait jamais entendu, du moins interprété de cette façon. Car Sam, qui avait enregistré un paquet de musiciens noirs, avait reconnu* That's all right Mama *d'Arthur Crudup, mais le jeune Elvis était en train de transformer complètement le morceau. Bill et Scotty s'étaient mis de la partie et apportaient l'accompagnement au poil. Non content de son exploit avec le hit de Crudup, Elvis remit ça avec cette fois une vieille valse bluegrass de Bill Monroe qu'il transforma en un véritable rhythm 'n' blues digne d'être joué dans les quartiers chauds de Harlem. Ce 5 juillet, le rock 'n' roll était vraiment né, après qu'Elvis eut trouvé le nom de ce nouveau style en faisant remarquer à Sam combien ce qu'ils venaient d'envoyer tous les trois balançait et roulait sacrément… Le disque sortit rapidement, frappé du logo de* Sun Records*, le label de* Phillips *: un splendide soleil agrémenté de notes de musique, avec en son centre un magnifique coq auréolé du nom* SUN *et posant les pattes sur une banderole où on lisait* Record Company. *Les radios diffusèrent le disque à qui mieux mieux, et l'Amérique des* teen-agers *s'emballa. Mais on ne devait pas en rester là, car Sam enregistra également le fils d'un agriculteur du coin du nom de Carl Lee Perkins. Accompagné de ses frères, il sortit* Blue Suede Shoes*, une histoire de bal de cambrousse où un p'tit gars demande à sa* girlfriend *de ne pas marcher sur ses chaussures de daim bleu toutes neuves. Puis ce fut au tour de Johnny Cash, encore un gars du Tennessee qui sut mettre du rythme dans sa country et enfin, le comble, Jerry Lee Lewis, de Ferriday*

Louisiane, qui martelait son piano comme un possédé en hurlant Great Balls of Fire. *C'en était trop, avec un titre pareil, les ligues religieuses considérèrent que c'était à l'enfer que l'on faisait allusion et que ce maudit rock 'n' roll était la musique du diable. Mais il y eut pire, avec les derniers suppôts du maccarthysme qui eurent tôt fait de décréter que le rock 'n' roll était une manifestation hystérique du communisme le plus dur, qu'il fallait éradiquer au plus vite. Dans un premier temps, Sam Phillips et tous les artistes de* Sun Records *répondirent à toutes ces accusations par le mépris, jusqu'au jour où les vitres des studios d'enregistrement volèrent en éclats, sous les balles des* Colts *des six membres de* La Confrérie de la Rédemption. *Se déplaçant dans une immense Limousine noire, vêtus d'une redingote et coiffés d'un haut-de-forme dont la couleur était assortie au véhicule, ces justiciers de l'ordre moral étaient reconnus pour être de redoutables tireurs, ne ratant jamais leur cible. Craints sur tout le territoire des USA, personne ne se risquait à leur chercher des poux et ils firent savoir sans tarder qu'ils avaient décidé que le rock 'n' roll était désormais mort et enterré et qu'il ne ferait pas bon de se risquer à seulement l'évoquer. Sam Phillips recommença à enregistrer des* race records*, Elvis retourna à son camion, Carl à sa ferme, et Johnny et Jerry à d'autres occupations, mais plus personne n'entendit parler d'eux ni du rock 'n' roll. Cette musique, qui aurait dû marquer de son empreinte indélébile le XXe siècle, retomba dans l'oubli le plus profond…*

Gary regarda l'homme qu'il avait écouté en buvant chacune de ses paroles. Ce dernier, qui s'appelait Ted Carson, reprit sa respiration et demanda :

— Que pensez-vous de tout cela ?

Gary hocha la tête.

— Vous pouvez vous vanter de m'en avoir bouché un coin. Le rock 'n' roll, je n'avais jamais entendu parler de ce truc.

L'autre afficha un pâle sourire.

— C'est que *La Confrérie de la Rédemption* a bien fait son job, il y a deux siècles. Pourtant, il y en a qui, au péril de leur vie, ont gardé précieusement les disques enregistrés et pressés par Sam Phillips, et ces galettes de vinyle se sont transmises de génération en génération.

Gary sursauta.

— On peut donc encore en trouver ?

— Oui, quelques-unes, usées jusqu'à la trame. C'est en grande partie grâce à elles que le rock 'n' roll a des chances de renaître de

ses cendres après deux siècles d'interdiction. Et je suis ici pour vous demander de contribuer à cette renaissance.

Gary se cala dans son fauteuil et fronça les sourcils.

— Comment cela ?

Ted se racla la gorge.

— Vous êtes bien chasseur de primes ?

— Absolument ! Mais…

— Vous êtes capable de faire face à toutes les situations ?

— Oui…

— Alors, vous êtes l'homme qu'il nous faut. Le rock 'n' roll va connaître une seconde vie qui, celle-là, sera éternelle. Dans un lieu tenu secret du désert du Nouveau-Mexique se trouve le clone de Presley, obtenu à partir de cellules souches recueillies au fond de la tombe du défunt.

Gary sourcilla encore.

— Vous pouvez être plus clair ?

— Hum, j'aime mieux passer sur les détails. Mais sachez que le clone de Presley va être transféré à Sun City…

— À Sun City !

— Oui, Sun City est la ville du renouveau du rock 'n' roll. Entièrement construite sur le modèle des cités des années 1950, elle possède la réplique parfaite des studios de Sam Phillips, dirigée par Pat Phillips, l'un de ses descendants. Et c'est là que le clone d'Elvis va enregistrer à nouveau *That's all right Mama* et *Blue Moon of Kentucky* comme il y a deux siècles, afin de pouvoir effectuer des tournées par la suite !

— Bon, OK ! s'énerva Gary. Mais quel va être mon rôle ?

Ted s'excita :

— Votre rôle va consister à empêcher ce qui s'est passé il y a deux cents ans, en éliminant *La Confrérie de la Rédemption*.

Gary se raidit.

— Pourquoi ? Elle est toujours là ?

— Oui, ses membres sont les descendants de ceux qui ont privé l'Amérique puis le monde entier du rock 'n' roll. Mais cette fois-ci sera la bonne. Le XXIIe siècle sera rock 'n' roll ou ne sera pas !

— Hum, c'est solennel une telle déclaration, estima Gary.

— Alors, vous êtes partant ? s'enquit Ted.

Gary ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une *Winchester* à

canon scié.

Ted sourit.

— Oh, mais c'est bien…

— Oui, la *Mare's Laig*, la jambe de jument, l'arme de Josh Randall dans *Au nom de la loi*. J'ai toujours adoré cette série télévisée qui a traversé les siècles.

— Moi aussi ! jubila Ted. Alors, c'est oui ?

— C'est oui, lâcha tranquillement Gary. Mais pourquoi m'avoir choisi ?

Ted haussa les épaules.

— Ben… d'abord à cause de votre arme dont j'avais entendu parler, puis de votre voiture aussi… Un type qui possède une Ford *Thunderbird modèle 1957* ne peut qu'être l'homme de la situation pour défendre Sun City et le rock 'n' roll.

— Hum, alors, remerciez mon récupérateur attitré, fit Gary avec un large sourire, c'est lui qui me procure tous mes petits gadgets.

***

Le lendemain, Gary gara sa Ford dans un lieu secret du Nouveau-Mexique entouré de barbelés et de miradors. Quand il débarqua, santiags aux pieds et *Stetson* sur la tête, dans une grande salle où s'affairait une dizaine d'hommes vêtus de combinaisons blanches, il eut l'impression de dénoter et qu'on allait le prier de retourner d'où il venait. Mais un type grisonnant aux petites lunettes rondes s'approcha de lui et se présenta comme étant le directeur du programme de clonage des *rock 'n' rollers*. Devant l'air dubitatif de Gary, il l'amena jusqu'à un immense cylindre de verre dans lequel gesticulait un jeune homme brun, vêtu d'un blue-jean et d'une chemisette à carreaux.

— C'est Elvis Presley en train de chanter *That's all right Mama*, expliqua le directeur.

Gary ne put dissimuler son émotion et se demanda s'il avait bien fait d'accepter la mission qui était, il faut le préciser, très bien payée.

Il ne se dégonfla pas et c'est ainsi qu'après avoir fait ses bagages et monté un autoradio sur sa Ford, il prit le chemin de l'Arizona, l'État où avait été construite la ville de Sun City.

***

Avec sa langue transformée en caoutchouc, il commence toutefois à regretter sa décision. Il conçoit que l'on ait construit la cité de la renaissance du rock 'n' roll dans un lieu discret, mais estime qu'un désert où l'on risque d'y laisser sa peau n'était peut-être pas indispensable. Il essaie à nouveau la radio et s'apprête à tourner le bouton d'un geste rageur, car c'est encore le DJ bavard qui continue de baratiner, mais s'arrête quand il entend une guitare jouer avec conviction une intro musicale qui se prolonge par un :

That's all right Mama
That's all right for you…

Gary connaît ce truc, du moins ça lui rappelle quelque chose. D'ordinaire, il écoute surtout de la country, mais ne crache pas sur le blues qui est, en plus, une musique autorisée. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre que le clone vu dans son cylindre au Nouveau-Mexique est très certainement passé au studio d'enregistrement depuis, et que le rock 'n' roll est reparti pour un sacré tour. Cela redonne du punch à Gary, d'autant qu'il est persuadé qu'il n'est plus très loin de Sun City. Il doit quand même transpirer pendant encore une bonne heure avant d'apercevoir le panneau indiquant :

SUN CITY
STATE OF ARIZONA
LAND OF ROCK 'N' ROLL

Gary n'en croit pas ses yeux. Terminés le désert et la solitude à rendre dingue. Il entre dans une ville accueillante, avec la plupart de ses maisons en bois ornées de pelouses nickel, la boîte à lettres rouge marquée du sigle *US Mail* plantée en amont. Autre point fort pour le chasseur de primes de Saint-Louis, il ne risque pas de passer pour un Martien avec sa Ford, car, dans les rues, circulent des Ford *Mustang*, des Chevrolet *Corvette*, des Packard… uniquement des voitures fabriquées entre 1950 et 1960. Sur les trottoirs se baladent des hommes et des femmes en jean, santiags aux pieds, *Stetson* sur la

tête. La circulation est fluide, et Gary roule tranquillement le long d'une large avenue. Il aperçoit l'enseigne d'un hôtel d'aspect accueillant et se dit que c'est là qu'il va s'installer. Il se gare le long du trottoir, boucle autour de sa taille la ceinture portant son holster et sort de sa voiture. Il prend dans le coffre son sac de voyage et s'avance vers l'hôtel. À la réception se tient un type d'une cinquantaine d'années en bras de chemise, des lunettes posées sur le nez. Il fixe son regard sur l'étui peu commun.

— Bonjour, je suis Gary Jones, annonce le chasseur de primes.

Le réceptionniste hoche la tête.

— Ah, bonjour, monsieur Jones, très honoré que vous ayez choisi notre hôtel pour votre séjour.

— J'ai l'impression d'être déjà connu ici, remarque Gary qui a noté que l'individu n'a pas l'air de se douter qu'il n'est pas débarqué à Sun City pour des vacances paisibles.

— Oui, on a annoncé votre arrivée. Bien sûr, vos frais de séjour sont pris en charge par le maire. Je vais vous octroyer notre meilleure chambre.

— Hum, à partir du moment où j'y trouve une baignoire pour me débarrasser de toute la poussière ramassée dans le désert, ainsi qu'une bière servie bien fraîche, n'importe quelle chambre fera l'affaire.

Le réceptionniste demande à Gary de le suivre et l'amène dans une chambre de bonnes dimensions garnie de meubles modernes. Le réceptionniste laisse le chasseur de primes et celui-ci se hâte de se mettre dans son plus simple appareil puis de se faire couler un bain. Il reste à patauger dans la mousse pendant une bonne demi-heure puis sort de la baignoire. Il se sèche, enfile des vêtements propres et, après avoir vidé d'un trait la boîte de *Budweiser* bien fraîche laissée à son intention, il part avec son *Stetson* sur la tête et son holster battant sa cuisse. Deux hommes l'attendent à la réception. L'un doit compter une soixantaine d'années. Il a le visage rond, porte une fine moustache grise et il soulève son chapeau pour saluer Gary. L'autre, plus jeune d'au moins dix ans, est grand et mince, et porte une étoile de shérif sur sa poitrine. Il soulève également son chapeau.

Le plus vieux s'avance vers Gary.

— Enchanté, fait-il, je suis Fred Wayne, le maire de Sun City.

Il serre chaleureusement la main du chasseur de primes, et le shérif s'approche à son tour.

— Enchanté, je suis John Mitchum. Pas la peine de décliner ma qualité, mon étoile parle pour moi.

— En effet, shérif, fait Gary d'un ton rigolard.

— Si vous le voulez bien, reprend le maire, on va aller visiter les nouveaux studios *Sun*. C'est à deux pas d'ici.

Gary acquiesce de la tête et suit les deux hommes. Ils arrivent assez vite devant une grande bâtisse en dur ornée du logo de *Sun Records*.

— Comme vous avez pu le remarquer, dit le maire, nous sommes dans Union Avenue. Eh oui, on se croirait à Memphis en 1954.

Gary, qui n'était bien sûr pas né à l'époque, ne doute pas que ça devait ressembler à ce qu'il a sous les yeux. Les trois hommes entrent dans la bâtisse et sont accueillis par un gaillard costaud, les cheveux bruns coiffés en *queue de canard* et portant un tee-shirt noir annonçant sur la poitrine : *Rock 'n' roll is Here to Stay.* Cela fait sourire Gary qui déclare :

— Bien sûr qu'il est là pour rester, le rock 'n' roll. En tout cas, je suis venu pour ça.

Le gars au tee-shirt lui serre la main, hilare :

— Alors, on compte sur vous ! Je suis Pat Phillips, et je vais vous montrer quelque chose de sensationnel.

Derrière une grande vitre se tiennent deux hommes avec des écouteurs sur les oreilles, et, derrière une autre, un jeune gars se cramponne à son micro, encadré par un guitariste et un contrebassiste. Il s'agit du clone de Presley en train d'enregistrer de nouveaux morceaux. Pat Phillips explique que l'on n'a pas, par contre, cloné Bill Black et Scotty Moore, que l'on s'est contenté d'engager deux musiciens de studio qui ont très vite pigé comment on jouait le rock 'n' roll. Le résultat est impressionnant, car ce qui sort de derrière la vitre donne des fourmis dans les jambes. Phillips indique qu'il doit superviser la session et le maire invite Gary et le shérif à le suivre. Une fois dehors, il explique :

— Bon, monsieur Davis, nous sommes obligés d'employer la manière forte, c'est pour cela que vous avez été engagé. Vous agirez en état de légitime défense perpétuel. C'est ainsi que votre mission s'exécutera.

Gary fronce les sourcils.

— Si je comprends bien, avec *La Confrérie de la Rédemption*, toute mesure légale est impossible ?

— Vous avez bien compris, dit le shérif.

— Mais d'où viennent-ils, exactement ?

Le maire hausse les épaules.

— Nous n'en savons rien. Nous n'en savons pas plus aujourd'hui qu'il y a deux siècles. Mais ce dont nous sommes persuadés, c'est que ce sont des fanatiques convaincus que l'URSS existe encore et que le rock 'n' roll véhicule le communisme…

— Quel programme ! souffle Gary. Et vous êtes sûrs qu'ils sont au courant que le rock 'n' roll va faire son retour ?

— Oui, affirme le maire. Nous avons reçu un télégramme à ce sujet.

— Un télégramme ! Vous utilisez encore ce moyen pour communiquer ? Mais les mails, les SMS…

Le shérif sourit.

— Monsieur Jones, à Sun City, nous sommes en 1954, et tout ce que vous venez de citer n'existe pas.

Gary soulève son *Stetson* et essuie son front d'un revers de main, comme s'il s'était soudain couvert de sueur.

***

La soirée est commencée, et le calme règne dans la ville. Gary s'est promené en remarquant que de nombreux passants reluquaient sa *Winchester* puis lui adressaient un petit sourire, reconnaissant en lui le gars censé arrêter *La Confrérie de la Rédemption* dans ses funestes projets. À ce propos, le chasseur de primes se demande comment il va s'y prendre avec ces drôles de pistolets. Il a déjà eu affaire à des coriaces, mais pas à des foldingues restés au temps de *la guerre froide*. Sa promenade lui a ouvert l'appétit, et il se décide à pousser la porte à battants d'un saloon. L'intérieur est typique de ceux que l'on peut voir dans les westerns tournés au XXe siècle, mais, au comptoir, on trouve des gars s'attaquant à des pizzas plutôt qu'en train de vider cul sec des verres de whisky. Derrière le zinc, une blonde moulée dans un jean sourit à Gary. Celui-ci remarque que les seins en obus de la belle, devant avoisiner la trentaine, font saillir l'étoffe de sa

chemise à carreaux, ce qui le rend de bonne humeur.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demande-t-elle sans se départir de son sourire.

Gary fait mine de réfléchir.

— Hum, dit-il d'un air inspiré, ce sera une escalope avec des spaghettis et un grand café au lait.

— Ça marche, lance la blonde.

Elle va passer la commande en cuisine, puis revient et annonce :

— Je m'appelle Kate, Kate Carter.

— Ah, OK ! fait Gary d'un air gauche. Moi, c'est Gary, Gary…

— Jones, termine Kate.

— Ouais, voilà, c'est ça.

La fille se penche vers le chasseur de primes et murmure :

— Cet après-midi, Elvis a réenregistré *Baby let's play House* qui était sorti en 1955.

— Je sais, j'y étais, fait Gary, en fanfaronnant. Mais, dites, les disques passent déjà en radio ?

— Bien sûr.

— C'est bien ce qui me semblait. Tandis que j'approchais de cette ville, j'ai entendu *That's all right Mama*. J'ai tout de suite pensé que c'était un nouvel enregistrement, comme ça, au son…

— Toute l'Amérique l'a entendu ! s'enthousiasme Kate.

— Hum, mais alors…

Gary allait parler de *La Confrérie de la Rédemption*, mais un coup de feu et la vitre du saloon volant en éclats lui indiquent qu'il a été devancé.

Kate s'est accroupie derrière le comptoir et les clients se sont réfugiés sous les tables.

Gary demeure la main crispée sur la crosse de sa *Winchester*. Il serre les mâchoires, attend… Quand les deux battants de la porte s'écartent et qu'apparaît un grand maigre au fin collier de barbe, vêtu d'une redingote et coiffé d'un haut-de-forme, qui le toise d'un air ironique, il se tient prêt à dégainer. Mais l'autre est le plus rapide. Son *Colt* a jailli, et l'homme s'emploie à descendre les bouteilles alignées sur une étagère placée en hauteur. Gary décide que le jeu a assez duré. Sa *Winchester* est propulsée hors de l'holster et, d'un coup de feu magistral et assuré, le chasseur de primes fait sauter le *Colt* de la main du barbu. D'abord surpris, celui-ci dégaine son second *Colt*

qui vole en l'air comme le premier après que Gary a ajusté son tir. L'autre grimace un sourire et lève ses mains couvertes de sang. Il se recule, marquant ainsi qu'il abandonne la partie. Gary pourrait lui envoyer une balle dans le ventre, ne lui laisser aucune chance. Mais il a l'habitude d'agir à la régulière. Ce n'est pas le cas du barbu, car un troisième *Colt,* sorti d'on ne sait où, crache le feu. Mais la main blessée de l'homme manque d'assurance, de précision, et il rate sa cible pourtant plantée juste devant lui. Gary n'a plus à hésiter, il a affaire à un type sans foi ni loi. Comme toujours dans ces cas-là, il appuie sans remords sur la détente de son arme. La balle fait exploser la tête de l'homme qui part à la renverse, ouvrant ainsi la porte du saloon et prenant congé sans moufter. Le chasseur de primes se tient sur ses gardes, fixant les santiags de l'homme mort qui dépassent sous la porte. Gary est prêt à faire feu à nouveau, mais il voit les santiags s'éloigner d'un seul coup. On tire le macchabée de l'extérieur. Un bruit de moteur se fait aussitôt entendre. Gary sort, et voit une impressionnante Limousine noire démarrer. Le maire et le shérif arrivent de l'autre côté de l'avenue. Ils se précipitent vers le chasseur de primes, et le shérif dit :

— Vous avez eu l'un de ces salopards. Ils ne sont plus que cinq, maintenant. Mais ne doutons pas que la rage va décupler leur détermination.

Gary hoche doucement la tête.

— J'espère que ça restera quand même raisonnable. Excusez, mais mon escalope doit m'attendre.

À l'intérieur du saloon, c'est le branle-bas. Les clients sont sortis de leur cachette, mais affichent des mines de déterrés tant ils ont eu la trouille. Derrière son comptoir, Kate tente pour sa part d'avoir bonne contenance. Histoire de l'y aider, Gary regarde d'un air fâché les éclats de verre qui ont envahi le dessus du comptoir, puis dit en haussant les épaules :

— Heureusement que mon escalope n'était pas encore servie. Il aurait fallu en faire cuire une autre.

***

La soirée s'étire dans la tranquillité avec un orchestre country jouant des standards de Dolly Parton. Il avait été question d'amener

le clone de Presley, mais, vu les derniers événements, le maire a préféré annuler la prestation.

Il est presque minuit quand Gary rejoint son hôtel. Avant de quitter le saloon, il a jeté un coup d'œil à Kate et s'est maudit d'être aussi timide avec les femmes qu'il est rapide avec sa *Winchester*, ne sachant pas comment aborder celle qui lui plaît pourtant bien. C'est l'âme en peine qu'il retrouve sa chambre. Il prend encore un bon bain, tant la chaleur moite l'a fait transpirer, et se glisse entre ses draps, entièrement nu. Avec l'avancée de la nuit, une certaine fraîcheur atténue la moiteur ambiante et, par la fenêtre grande ouverte, Gary sent une douce brise venir lui caresser le visage. Cela le berce, et il ne tarde pas à s'endormir. Il est même prêt à rêver lorsqu'un bruit strident de frein le réveille en sursaut. Un moteur ronronne dehors et, en tant que passionné de voitures du XXe siècle, il ne faut pas longtemps au chasseur de primes pour reconnaître le moulin d'une Limousine. Il sort du lit, attrape sa *Winchester* posée à côté et s'approche prudemment de la fenêtre. Il se plaque à terre lorsqu'un coup de feu éclate. La balle s'en va pulvériser la glace de l'armoire de la chambre. Gary rampe jusqu'à la fenêtre. Puis se redresse tout doucement. Les lampadaires éclairent la rue, et la Limousine apparaît sous leurs faisceaux. Gary voit très distinctement l'homme en redingote qui vient de tirer. Il lève à nouveau son *Colt*. Mais Gary ne lui laisse pas le temps d'aller plus loin. Il décharge sa *Winchester* sur lui. L'homme tressaute comme un automate déréglé, puis s'écroule sur le sol. Gary s'écarte un peu de la fenêtre et peut voir deux autres types en redingote sortir de la Limousine, attraper le mort, le charger à bord et redémarrer en trombe. Le chasseur de primes ne doute pas que cette deuxième perte pour *La Confrérie de la Rédemption* va marquer le début de la grande bataille. Il sursaute quand on frappe à la porte.

— Qui c'est ? demande-t-il d'un ton nerveux.

— C'est l'hôtelier, répond une voix essoufflée.

Gary ne prend pas la peine de s'habiller et ouvre à l'homme qui ne s'aperçoit pas de la tenue de son vis-à-vis dans l'obscurité de la pièce.

— Vous en avez tué un second ! fait l'hôtelier d'une voix étranglée.

— Oui, le compte doit être bon, répond Gary d'un ton

débonnaire. Mais il va falloir changer la glace de l'armoire. Cet indélicat personnage s'est amusé à faire un carton dessus. Moi qui aime m'admirer de pied en cap, j'ai absolument besoin d'une glace.

L'hôtelier tente de faire honneur à l'humour du chasseur de primes, mais on sent bien que l'homme n'est pas rassuré. Il prend congé de Gary, et ce dernier se retrouve bientôt allongé sur son lit, habillé, les santiags aux pieds, le *Stetson* sur la tête, la *Winchester* pointée vers la fenêtre grande ouverte.

***

Comme il fallait le craindre, Gary n'a plus fermé l'œil. Il se lève et retrouve l'hôtelier dans le salon du bas. Une femme bien en chair, boudinée dans son jean, sert les petits déjeuners. Gary commande des œufs au bacon avec un grand café au lait. Il prend le temps de fumer un cigarillo pour clore son petit déjeuner puis se lève et quitte l'hôtel. Il pose aussitôt la main sur la crosse de sa *Winchester* quand il voit une Limousine noire rouler lentement vers lui. Le véhicule s'arrête, et un grand barbu coiffé d'un haut-de-forme en sort.

— Félicitations, lance-t-il d'un ton débonnaire, vous êtes un adversaire de taille. Mais nous avons perdu patience et avons décidé de vous liquider pour de bon.

Gary décoche un sourire au barbu.

— Essayez toujours.

— Téméraire, estime l'autre.

— À vous de juger.

— Bon, vous avez un quart d'heure pour sauter dans votre Ford et déguerpir. Passé ce délai…

— Je serai toujours à Sun City, lâche Gary d'un ton froid. Je ne partirai que lorsque j'aurai mis le feu à votre fichue Limousine et que le rock 'n' roll sera sauvé.

— Libre à vous, mais je vous aurai prévenu, dit l'autre avec un affreux rictus.

Le chasseur de primes n'en a cure et se rend au saloon. Kate est derrière son comptoir, le ménage a été fait, on ne trouve plus un seul éclat de verre. Elle regarde Gary avec admiration.

— Il paraît que vous avez encore eu un de ces salopards, dit-elle en fronçant les sourcils.

Le chasseur de primes sent l'émoi le gagner. Cette fille lui produit un sacré effet.

— Vous savez que cette nuit, en très grand secret, a été amené le clone de Carl Perkins, reprend Kate. Il doit réenregistrer *Blue Suede Shoes* chez *Sun Records*.

Des coups de feu qui éclatent soudain semblent confirmer ce que vient d'annoncer Kate.

— Et apparemment *La Confrérie de la Rédemption* est au courant, lâche Gary en sortant du saloon, la *Winchester* à la main.

Il arrive bientôt en vue des studios *Sun* et découvre la Limousine immobilisée et, à proximité, cachés derrière des véhicules rutilants de chromes garés le long des trottoirs, des hommes, des femmes pointant leur carabine ou leur *Colt* vers ceux qui ont décidé une fois encore de tuer le rock 'n' roll. Le temps semble suspendu dans la moiteur du petit matin. On n'entend pas un bruit, même pas un souffle, chacun attendant le début du carnage. L'attente semble interminable, on a même l'impression qu'elle pourrait durer des siècles. Mais, soudain, sans prévenir, ça se met à canarder de tous les côtés. Gary se plaque au sol. Il transpire, est assourdi par les coups de feu. Il se sent inondé de sueur quand une balle emporte son *Stetson*. Il se retourne et, avec effroi, voit un homme barbu coiffé d'un haut-de-forme juste derrière lui, accroupi près des pneus d'une Chrysler. Le barbu va tirer, il sera le plus rapide. Gary se sent perdu, serre les dents, prêt à affronter la balle qui va venir fouiller sans pitié son corps. Mais, contre toute attente, l'homme tressaute et s'écroule le long de la Chrysler. N'en croyant pas ses yeux, le chasseur de primes se redresse, et voit venir vers lui Kate tenant à la main un *Colt* encore fumant. Elle est secouée de sanglots et se jette dans les bras de Gary.

— Oh, Gary, Gary, fait-elle entre deux sanglots, jamais je n'aurais cru pouvoir tuer un homme, jamais.

Le chasseur de primes la serre très fort contre lui.

— Kate, lui murmure-t-il à l'oreille, vous avez surtout sauvé un certain Gary Jones, et il vous en sera reconnaissant tout le restant de sa vie.

La blonde aguichante regarde Gary, et leurs lèvres se joignent. Le chasseur de primes embrasse fougueusement Kate, il a envie d'elle, il désire ardemment lui faire l'amour, mais un bruit rageur de moteur

le ramène à la réalité. Il s'écarte de Kate et voit la Limousine foncer sur eux. Le toit est ouvert, et un barbu se tient debout, les visant de son *Colt*. Mais Gary tire le premier, abattant l'homme sans pitié. Puis il vise le pare-brise et vide son chargeur. Le pare-brise vole en éclats et l'homme à côté du conducteur s'affaisse. Il vise cette fois le conducteur, mais la Limousine le frôle et continue son chemin en zigzaguant, les roues arrière complètement déchaussées. Gary n'a plus de munitions et voit partir le seul survivant de *La Confrérie de la Rédemption*. Il enrage, mais une main s'abat sur son épaule. C'est le shérif qui le fixe d'un air grave.

— Le désert s'occupera de ce salopard, dit-il d'un ton morne.

Gary hoche la tête puis regarde autour de lui. Des cadavres jonchent le sol.

— La survie du rock 'n' roll aura coûté cher, juge le shérif, à commencer par la vie du maire de Sun City. Il a été tué dès que ça a commencé à canarder de toutes parts.

Gary ne comprend pas pourquoi toute la ville a été mêlée à la lutte contre les tueurs de *La Confrérie*. Ce n'était pas prévu au départ. Mais il doit reconnaître que sans le concours de chacun, il serait sans doute prêt à être conduit au cimetière à cette heure, aussi vrai que le rock 'n' roll serait mort une seconde fois.

***

La soirée a été consacrée à la veillée funèbre. L'heure était au recueillement, au deuil. C'est sans doute pour cela que Kate s'est montrée fuyante. Faire l'amour n'aurait pas été convenable, en mémoire des morts de Sun City. Alors, Gary s'est couché de bonne heure et s'est laissé bercer par le chant lugubre des coyotes.

***

Le lendemain après-midi

Le soleil cogne dur sur la population réunie au cimetière. Sun City enterre ses morts et a même accordé un carré dans un coin reculé du cimetière aux trois membres de *La Confrérie de la Rédemption*. Il fait une chaleur d'enfer, et la sueur dégouline des *Stetson*, se mêlant aux

pleurs de ceux qui ont perdu un proche.

Gary se sent mélancolique. Cette mission lui a flanqué le bourdon. Il a touché la somme promise des mains du shérif et s'est senti mal à l'aise pour la première fois depuis qu'il a choisi ce drôle de métier de chasseur de primes. Il est le dernier à quitter le cimetière. Kate l'attend un peu plus loin. Ils se regardent tous les deux. La jeune femme essaie de parler, mais les mots restent dans sa bouche. Elle a compris que Gary ne peut pas s'imaginer en tenancier de saloon, et, pour ce qui est de faire l'amour, les circonstances ne leur ont pas laissé le champ libre. Kate accompagne le chasseur de primes jusqu'à sa Ford, et celui-ci la salue d'un geste de la main qui se veut désinvolte. Puis il appuie sur l'accélérateur, prend la route du désert. Bien qu'il soit déjà 18 heures, la chaleur ne mollit pas. Il doit faire au moins 40°C à l'intérieur de la voiture, malgré toutes les vitres baissées. Le ciel est bleu pétrole et le soleil de l'Arizona parade, fait son cador. Gary transpire de tout son corps et la sueur lui donne l'impression de couler en cascade dans ses santiags. Il vient de parcourir plusieurs miles quand il aperçoit deux formes sombres sur le bas-côté de la route. Il s'arrête, prend sa *Winchester* et sort de la Ford. Il s'approche prudemment de ce qui s'avère être deux cadavres à moitié déchiquetés par les coyotes ou les vautours planant dans le ciel. Ce sont les deux membres de *La Confrérie* qu'il a abattus alors qu'ils fuyaient. Les gars ne sont pas beaux à voir. Gary sent la bile lui martyriser l'estomac, et il tourne vite les talons. Il redémarre et, pour se changer les idées, allume la radio. Il entend d'abord un vieux blues de Big Bill Broonzy puis arrive une émission consacrée à Emmylou Harris, l'une des plus célèbres chanteuses country du XXe siècle. Gary se laisse bercer par la voix de la chanteuse, oubliant la chaleur suffocante, le paysage de canyons de couleur ocre bordant l'interminable route dont le bitume fond à vue d'œil. Il est sur le point de s'endormir, quand il freine brusquement afin de ne pas heurter une Limousine qu'il ne connaît que trop bien. L'émission consacrée à la chanteuse country se termine, et le speaker annonce quelque chose de sensationnel d'ici peu. Gary s'en fiche, il a plus important à s'occuper pour l'instant. Il sort de la Ford, la *Winchester* à la main. Il s'approche de la Limousine et découvre le conducteur mort, la redingote imbibée de sang. Il a dû être blessé pendant la fusillade et succomber à ses blessures une fois arrivé à cet endroit.

Il a en tout cas résisté pendant un paquet de *miles*, pense le chasseur de primes qui se demande pourquoi il a largué ses deux complices en route. Il en déduit assez rapidement que le type avait tout bonnement envie de mourir seul ; ce qui peut se concevoir. D'un geste machinal, il soulève son *Stetson* puis soupire. Il salue son adversaire malheureux et tourne les talons. Mais un bruit le fait se retourner brusquement, juste au moment où un *Colt* crache le feu. Gary est atteint au ventre et sent se tordre ses boyaux. Il est salement touché, mais pas assez pour ne pas tirer avec rage en direction de celui qui l'a pris par surprise. Celui-ci tressaute comme un possédé tout en vidant son *Colt*, atteignant à nouveau le chasseur de primes qui s'écroule dans la poussière jaune bordant la route. Il veut crier, hurler, mais seul un sinistre sifflement sort de sa gorge. Il est atteint aux poumons. Il ne s'en tirera pas, son voyage, sa vie s'arrêtera là. Il repense à Kate, son ultime regret. Sa vue se brouille, son cerveau va se bloquer, mais il parvient encore à entendre la radio d'où s'échappe une chanson qui dit :

Well it's one for the money, two, for the show,
Three to get ready now go cat go!

Blue Suede Shoes, le clone de Perkins l'a réenregistrée cette fichue chanson dont la première version date de janvier 1956. Gary peut partir en paix, il va mourir, mais il a liquidé le dernier membre de *La Confrérie* qui l'a eu par surprise. Le XXIIe siècle sera bien rock 'n' roll, deux siècles vont être rattrapés, et plus rien n'arrêtera cette musique.

Quand Gary livre son dernier souffle, les vautours planant dans le ciel ont disparu. Ont-ils perdu patience, alors que deux futurs cadavres tout chauds les attendaient ?

On peut se le demander, on peut tout imaginer ; même qu'ils seraient partis écouter du rock 'n' roll dans une ville du nom de Sun City.